

JEAN-CLAUDE BAUER

LES MOTS
DE L'OMBRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042533632

Dépôt légal : juillet 2026

« Changer les mots n’efface jamais les actes. »
Jean-Claude Bauer

Ce roman est une fiction. Les personnages principaux sont imaginaires, mais certains événements et personnages historiques évoqués ont réellement existé.

Chapitre 1

Le procès

La salle de la cour d'assises était trop étroite pour contenir le poids de ce qui allait s'y dire.

On avait donc aménagé, dans la salle des pas perdus de la cour d'appel de Lyon, un espace d'audience exceptionnel pour juger cet homme – deux cent trente-neuvième sur la liste des criminels de guerre.

Élisa Rosenberg prit place au troisième rang. Son carnet reposait ouvert sur ses genoux, son stylo suspendu au-dessus du papier.

Elle avait trente-quatre ans.

C'était sa première grande mission. Depuis sa sortie de l'école de journalisme de Lille, elle alignait les piges comme d'autres faisaient des kilomètres de route : sans gloire, par nécessité. Un quotidien local, puis un autre. Un hebdomadaire. Des brèves, des comptes rendus, des colonnes signées en bas de page. Elle avait appris à travailler vite, à trouver une phrase nette là où les autres noyaient le lecteur sous les adjectifs. Son écriture, à la fois sensible et incisive, avait fini par attirer l'attention de l'une de ses anciennes professeures, devenue entre-temps directrice d'un grand quotidien lyonnais. Celle-ci avait prononcé son nom au moment juste, presque avec la simplicité d'un geste qui change un destin.

On lui confia alors la couverture du procès d'un homme dont le patronyme avait traversé l'Europe comme une entaille mal refermée.

Autour d'elle, la rumeur du public montait et retombait comme une houle contenue. Des survivants aux visages creusés par le temps. Des familles serrant des dossiers contre

leur poitrine. Des journalistes venus d'ailleurs. Et dans tous ces regards, une attente ancienne.

L'accusé entra.

Élisa fut d'abord frappée par cette banalité presque indécente. Rien, en lui, ne trahissait l'ombre des accusations. Il avait l'allure tranquille d'un grand-père aimable croisé un dimanche matin sur un marché de province. Costume sombre à la coupe irréprochable. Ses cheveux, mal maîtrisés, se dressaient en mèches indociles autour de son visage, comme si le désordre n'avait trouvé refuge qu'à cet endroit.

Il ne boitait pas. Ne tremblait pas. Ne baissait pas les yeux – ces yeux clairs, d'une fixité coupante, aiguisés comme une lame.

Par moments, un rictus effleurait ses lèvres – impossible de savoir s'il était maîtrisé ou involontaire – tandis qu'il saluait son avocat et ses interprètes d'un signe de tête mesuré, presque bienveillant.

Il s'assit tranquillement, comme si rien ici ne le concernait vraiment.

Élisa le regarda. Longtemps.

Son stylo toucha le papier.

Elle écrit :

Le voici donc, enfin. Celui que l'on a appelé le Boucher de Lyon.

Il se tient là, devant nous, avec cette apparence presque insignifiante, perdu dans une banalité si parfaite qu'elle en devient troublante. Rien, dans ses traits, ne trahit le monstre que l'histoire a retenu. Un visage ordinaire, des gestes simples, une silhouette que l'on pourrait croiser dans la rue sans même lui prêter attention.

Seul son regard rompt cette illusion : un regard d'acier, froid, dur, presque impénétrable, où ne semble jamais passer l'ombre d'un doute ni la moindre trace d'émotion.

Et pourtant...

Comment imaginer qu'un tel homme, si quelconque en apparence, ait pu être l'artisan de tant d'horreurs ? Comment concilier cette figure presque fade

avec l'ombre terrible qu'elle projette sur la mémoire des hommes ?

Il y a dans cette contradiction quelque chose de profondément dérangeant : comme si le mal, loin de se dissimuler derrière des traits démoniaques, pouvait parfois revêtir le masque le plus banal qui soit. Un homme parmi les hommes. Et pourtant, derrière ce visage sans éclat, se cache l'écho d'une cruauté qui dépasse l'entendement.

Le président de la cour d'assises fit lire au greffier l'arrêt de renvoi et les chefs d'accusation.

Meurtres. Déportations. Tortures. Rafles.

Puis vinrent les chiffres : 4 242 meurtres. 7 591 Juifs déportés. 14 300 résistants arrêtés et torturés.

Dans le silence de la salle, ces nombres tombaient avec la régularité d'un inventaire. Des chiffres secs, administratifs, tentant d'enfermer l'inimaginable dans l'ordre des statistiques. La voix du greffier ne tremblait pas.

Élisa baissa les yeux vers son carnet et écrivit.

La lecture de l'arrêt de renvoi est un moment lourd, presque étouffant. Dans la salle d'audience, les mots tombent les uns après les autres, précis, implacables. Ils sont ceux de la justice, froids et nécessaires. Pourtant, derrière chaque ligne, derrière chaque chef d'accusation, se dessinent des vies brisées, des familles disparues, des destins interrompus.

Pour les journalistes présents, l'instant est difficile. Leur métier exige d'écouter, de noter, de rapporter fidèlement ce qui se dit, sans détourner le regard. C'est une tâche éprouvante : il faut rester lucide face à l'énumération des crimes, garder la distance nécessaire tout en mesurant l'ampleur de ce qui est raconté. Mais c'est aussi une responsabilité essentielle. Car si ces mots sont prononcés aujourd'hui, c'est pour qu'ils soient entendus, compris, transmis demain.

Les accusations s'égrènent.

Il y a d'abord la rafle du 9 février 1943, rue Sainte-Catherine, à Lyon, au siège de l'Union générale des israélites de France. Quatre-vingt-trois personnes

arrêtées en une seule journée, emportées dans la mécanique implacable de la persécution.

Puis vient la rafle des quarante-quatre enfants d'Izieu et de leurs éducateurs, le 6 avril 1944. Des enfants cachés pour échapper à la guerre et à la haine, arrachés à leur refuge, envoyés vers un destin dont personne, dans la salle, n'ignore l'issue.

Enfin, le dernier convoi de déportation du 11 août 1944 : six cent cinquante détenus, pour la plupart venus de la prison de Montluc, entassés dans des wagons à quelques jours de la Libération.

Dans la salle, ces faits sont énoncés avec la rigueur du droit. Mais pour ceux qui les écoutent et les consignent, ils ne sont pas seulement des éléments de procédure. Ils sont des fragments d'histoire, des rappels brutaux de ce que furent ces années.

Être journaliste dans de tels moments demande une forme de courage discret. Il faut accepter d'entendre l'insupportable, de mettre des mots sur l'indicible, puis de les transmettre au public avec exactitude et dignité. Ce travail est parfois éprouvant, mais il est indispensable. Sans ceux qui écrivent, qui racontent, qui relaient ces audiences au-delà des murs du tribunal, ces crimes risqueraient de n'être que des dossiers dans des archives.

Au troisième jour, suivant les conseils avisés de son avocat, l'accusé annonça qu'il ne comparaitrait plus. Il se retira du procès comme on quitte une pièce devenue inutile.

Le tumulte fut immédiat. Les victimes huèrent celui qu'elles nommaient leur bourreau. Les avocats des parties civiles dénoncèrent une manœuvre. Quelques journalistes plièrent leurs carnets : un procès sans accusé ne serait plus qu'une scène amputée.

Élisa nota encore :

Dans ce procès qui doit juger l'un des hommes les plus redoutés de l'Occupation, la première stratégie de l'accusé consiste à refuser le tribunal lui-même.

Autour d'elle, la salle bruisse de colère. Mais déjà le président tente de ramener l'ordre.

Le procès, lui, ne fait que commencer.

Puis les jours suivants s'étirèrent et la parole changea de camp.

Une femme de quatre-vingt-six ans s'avança à la barre. Démarche lente, déterminée. Elle posa ses mains sur la barre en métal blanc, les y laissa un instant comme pour éprouver sa solidité, comme si elle avait besoin de s'assurer qu'il subsistait, dans ce monde instable, quelque chose qui ne cède pas.

— Ils m'ont arrêtée à la gare... Trois hommes, trois sauvages. J'étais là pour une mission et malheureusement j'étais chargée de nombreux papiers.

Élisa écrivit.

— Ils m'ont emmenée à Montluc puis à l'école de santé où j'ai été interrogée par celui que l'on m'avait décrit comme étant le Boucher de Lyon...

La plume glissa encore.

— J'ai subi de la part de cet homme les pires sévices. Les coups de schlague. Le supplice de la baignoire. La table d'étirement. La pendaison par les poignets – dix-neuf jours. Comme je ne céda pas, il s'est attaqué à mon fils et à mon mari. Mon mari est mort en déportation. Mon fils avait seize ans. Il a été fusillé.

Chaque mot tombait avec précision, sans emphase.

Seize ans.

Deux syllabes fragiles.

Un âge tourné vers l'avant. Interrompu net.

* * *

Une autre femme s'avança. Elle s'appelait Simone. Elle avait treize ans lors de son arrestation, le jour même du débarquement de Normandie. Treize ans – l'âge des premières insolences, des premières libertés minuscules – et déjà la violence du monde.

La première gifle de sa vie était tombée pendant l'interrogatoire. Puis étaient venus sept jours de coups, d'insultes, d'humiliations. Ensuite Auschwitz dans le même convoi qui transportait les enfants raflés à Izieu.

L'absence de l'accusé ouvrait un vide particulier. Rien pour détourner les regards. Rien pour absorber la haine. Seulement ces voix droites, livrées au présent.

* * *

Puis les témoignages se succédèrent, formant une lente procession de mémoires blessées.

Chaque récit ajoutait une couche de gravité à l'air déjà saturé. La salle semblait se contracter à mesure que les souvenirs remontaient. Les mots ne cherchaient pas à frapper – ils se contentaient d'être dits : ils tombaient avec une sobriété implacable – et cette absence de colère les rendait plus violents encore.

Dans les rangs du public, certains essuyaient leurs larmes. Les visages se fissuraient.

Les magistrats restaient droits.

La douleur ne criait pas. Elle s'installait.

Personne ne bougeait.

Personne ne pouvait prétendre ne pas l'entendre.

Élisa referma son carnet à la pause et quitta la salle. Sur le parvis, elle inspira profondément.

Plus loin, vers les quais de Saône, les journalistes rejoignaient la salle de presse. On comparait les notes. On cherchait l'angle, la formule.

Les mots circulaient vite. Élisa s'écarta légèrement. Elle ne voulait pas commenter. Elle voulait comprendre.

Elle se demanda ce que cela signifiait, continuer à vivre normalement après avoir signé des ordres qui avaient envoyé des enfants vers la mort. Le mot signature lui resta dans l'esprit.

Une signature est un geste banal. Un simple mouvement de la main. Une feuille. Un stylo. Une date.

Puis, ailleurs, une porte qui se referme.

* * *

Le soir, elle marcha longtemps dans les rues du Vieux Lyon, sans but précis.

L'appartement que ses parents lui avaient laissé l'accueillait avec son ordre tranquille. Elle laissa la lumière allumée. Depuis quelques semaines, l'obscurité la gênait.

À son bureau, elle rouvrit son carnet.

Mon fils avait seize ans...

Elle avait treize ans lorsqu'elle fut arrêtée avec ses parents...

Les âges se renvoyaient l'un à l'autre comme un écho.

Elle ferma le carnet.

— Comment fait-on pour continuer ? murmura-t-elle.

La question resta suspendue.

Elle se coucha plus tôt que d'ordinaire, espérant que le sommeil imposerait enfin le silence au tumulte qui agissait encore son esprit.

* * *

Le sommeil vint rapidement, et avec lui le rêve.

Elle se trouvait dans la salle d'audience, vide. Les bancs étaient désertés, le box de l'accusé abandonné, aucune robe noire ne se tenait plus à sa place, et pourtant une clarté blanche, sans origine perceptible, emplissait l'espace comme si la salle entière avait été plongée dans une lumière qui ne venait d'aucune fenêtre et ne projetait aucune ombre.

Au centre du prétoire se tenait un homme lumineux.

Il n'était ni jeune ni vieux. Un visage impossible à situer dans le temps. Il ne la regardait pas encore. Il attendait.

Élisa voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

L'homme inclina la tête, avec une aisance tranquille, comme s'il saluait une présence déjà connue.

Puis il dit, d'une voix grave et posée :

— *Je veille sur toi depuis ta naissance. Aujourd'hui, tu devras rendre compte sans rien adoucir et écrire la vérité, toute la vérité.*

La phrase ne résonna pas : elle s'imposa.

La voix ne portait ni reproche ni indulgence, seulement une exigence calme, irrévocable.

Quelque chose, dans sa tenue, évoquait ces figures anciennes dont la mémoire persiste sans souvenir précis, ces visages lointains que le temps n'efface pas tout à fait.

Elle eut alors la sensation très nette de reconnaître ce visage, non pas par un souvenir vécu mais par l'image d'une vieille photographie jaunie par les années qu'elle avait aperçue autrefois dans un tiroir de la maison familiale.

Une pensée traversa alors le rêve.

Un prénom.

Aron.

Un oncle dont on disait simplement,
à voix basse : il n'est pas revenu.

— Qui êtes-vous ? parvint-elle enfin à demander.

L'homme la regarda longuement avant de répondre :

— *Un nom que l'on a cessé de prononcer.*

Un silence profond s'installa autour d'eux, comme si la salle elle-même retenait son souffle.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle.

— *Parce que tu écris sur celui qui m'a fait disparaître.*

Aron demeura silencieux un instant, puis son regard glissa lentement vers le fond de la salle.

— *Regarde.*

Élisa suivit la direction de ses yeux.

Au début, elle ne vit rien. La salle paraissait toujours aussi vide, baignée dans cette clarté étrange qui effaçait les angles et les distances et donnait aux bancs une immobilité presque irréelle.

Puis, très lentement, quelque chose apparut.

Dans les coins de la pièce, là où la lumière semblait perdre un peu de sa force, des formes sombres se tenaient entre les bancs. Elles n'avaient pas de contours précis et ressemblaient à des ombres épaissies, détachées du sol et des murs, immobiles mais présentes, comme si la salle d'audience, débarrassée des vivants, redevenait un territoire où certaines traces pouvaient encore circuler librement.

Elles ne s'approchaient pas.

Elles semblaient attendre.

Un froid discret parcourut la nuque d'Élisa.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle.

Aron répondit avec la même tranquillité grave :

— *Ce sont les traces.*

Il marqua une courte pause avant d'ajouter :

— *Ce que les hommes ont fait ne disparaît pas toujours avec eux.*

Les ombres semblaient dériver très lentement entre les bancs vides, comme si leur présence appartenait désormais à la mémoire même de ce lieu.

Élisa les observait avec inquiétude lorsqu'un changement subtil se produisit.

L'une de ces ombres venait de bouger.

Ce n'était pas un mouvement visible, plutôt une modification légère dans la manière dont elle se tenait, comme si quelque chose venait soudain de prendre conscience d'être observé.

Puis, avec une lenteur presque imperceptible, l'ombre sembla se tourner vers elle.

Élisa sentit son cœur se serrer. Elle ne distinguait aucun visage.

Et pourtant la sensation était indéniable : quelque chose, dans cette obscurité, la regardait.

Aron posa alors doucement sa main sur son épaule.

— *Tu devras être prudente.*

Sa voix demeurerait calme, mais la gravité de ses mots ne laissait aucune place au doute.

— *Lorsque tu écriras, lorsque tu parleras, ces ombres seront là.*

Élisa sentit son regard se porter malgré elle vers les formes immobiles qui se tenaient dans le fond de la salle.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

Aron la regarda longuement avant de répondre.

— *Rester attentive.*

Il marqua un silence, comme si ce mot contenait à lui seul tout ce qu'il était possible de dire.

— *Et ne jamais oublier pourquoi tu es ici.*

La salle sembla alors s'assombrir légèrement autour d'eux, comme si les ombres s'étaient rapprochées d'un pas.

Aron, lui, ne bougeait pas.

Sa présence demeurait droite, calme, presque lumineuse au milieu de cet espace devenu incertain.

* * *

Alors quelque chose s'assembla dans l'esprit d'Élisa.

Ce procès n'était plus seulement celui d'un vieil homme retranché derrière son refus de comparaître. L'homme du box cessait d'être un nom dans un dossier : il venait d'entrer dans son histoire.

Aron.

Et avec ce prénom revenait ce silence ancien qui entourait sa disparition dans la mémoire familiale, ce silence que personne n'expliquait vraiment mais que chacun respectait.

Un frisson traversa le rêve.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle enfin, comme une crainte. Pourquoi moi pour porter cela ? Pourquoi moi pour entendre ?

Un silence.

Puis la réponse vint :

— *Parce que tu es encore là.*

La salle commença alors à se dissoudre. Les murs semblèrent glisser en arrière, le box de l'accusé se dissipa comme une buée que l'on efface, et tout l'espace perdit peu à peu son appui.

Le rêve se rompit.

Elle se réveilla d'un coup.

* * *

La chambre était plongée dans l'ombre, et la lueur d'un lampadaire traçait sur le mur une ligne pâle, presque fragile.

Son cœur battait trop vite. Ce n'était qu'un rêve.

Et pourtant le visage demeurait dans son esprit d'une netteté troublante.

Quelque chose avait bougé.
Le procès venait de franchir une limite – non celle du réel,
mais celle de la mémoire.
Et cette mémoire ne lui était plus étrangère.